

L'ESPRIT D'ÉQUIPE

Émilie Doré

raconter la vie

Pierre

Je suis né dans un petit village à 15 kilomètres de Toulouse. J'ai commencé le rugby à 5 ans. C'est mon père qui m'a amené sur le terrain, parce qu'il avait un peu joué dans sa jeunesse et qu'il pensait que ça pourrait être une bonne activité. Et puis, à 12 ans j'ai eu un éducateur qui était aussi le père d'un joueur de l'équipe et qui n'acceptait pas que je sois meilleur que son fils. Il ne m'a plus fait jouer les matchs et a mis son fils à ma place. Je l'ai vécu comme une terrible injustice, donc j'ai enlevé mon maillot et j'ai dit : j'arrête le rugby. J'ai arrêté la pratique.

Dès ce moment, j'ai commencé à avoir du temps libre, le mercredi, le week-end. J'ai commencé à traîner dans le quartier, à faire des bêtises, à avoir de mauvaises fréquentations. Finalement je me suis retrouvé exclu de mon établissement scolaire, à redoubler ma 4e : l'échec à tous les niveaux. Mes parents étaient catastrophés parce que je faisais le con, je me droguais, j'étais sur un mauvais chemin. On m'a inscrit dans un établissement privé acceptant les jeunes comme moi qui étaient renvoyés du public, à Saint-Sulpice dans le Tarn. Dans ce collège, il y avait des ateliers le soir et un éducateur m'a proposé d'aller à l'atelier rugby. J'ai donc enfin retouché un ballon à 15 ans. Mes yeux se sont mis à briller, j'ai fait 3 crochets, marqué 2 essais, et l'éducateur m'a dit :

- Mais pourquoi tu ne joues pas en club ?
- J'ai joué en club, mais je ne veux plus jouer.
- Même si c'est au Stade toulousain ?
- Oh ! Au Stade toulousain !

Il y était entraîneur, il m'a fait passer les détectations et j'ai été pris. À 15 ans, j'ai intégré un club de haut niveau. En une semaine, j'ai arrêté les conneries, je me suis donné à fond au sport de haut niveau et j'ai repris mes études. Et tout cela grâce à une rencontre, parce que cet entraîneur, à un moment donné, m'a fait confiance, a cru en mes capacités et m'a donné une occasion de pouvoir me prouver que j'étais capable de faire autre chose que des conneries. Cette personne m'a suivi dans mon parcours de vie pendant

plusieurs années. Au bout de 2 ans de rugby de haut niveau, j'ai eu envie de devenir éducateur parce que je me disais que si ça avait marché avec moi, ça pouvait marcher avec d'autres jeunes, et j'ai voulu donner l'opportunité à des jeunes de remettre du sens dans leur parcours grâce à ce sport, grâce à l'esprit d'équipe et grâce au fait que quand tu es sur le terrain, tu n'es pas dans la rue, tout simplement. La quête de performance fait que tu mets de l'ordre dans tes jours, tu te couches tôt, tu manges bien, tu ne te drogues pas. J'ai évité le côté consommateur de la vie parce que j'avais vraiment un objectif : être performant sur le terrain – une victoire sur mes démons.

Daniel

J'ai 22 ans. J'ai commencé le rugby à 4, parce que dans mon village, à Rieumes, c'est le rugby qui prime, tout le monde y joue. Enfin, tout le monde essaie, à part ceux qui aiment le foot, bien sûr... À l'adolescence, j'ai traversé une période difficile. Je commençais à débrancher, au niveau de l'école, à sortir du cadre. Je n'allais plus en cours. J'ai redoublé ma 5e. J'étais en conflit avec tout ce qui m'entourait. Toujours contre mes parents, je ne me rendais utile à rien. J'étais dans ma petite bulle et je ne pensais qu'à moi. J'ai arrêté le rugby et ça n'a pas amélioré les choses. On a volé quelques voitures avec des copains... Mes parents s'en sont rendu compte parce que je ramenaient des trucs à la maison et ils ont compris que ça venait de voitures. Ils ont tout fait pour m'empêcher de revoir ces copains. Et heureusement, parce que quand ils se sont fait attraper, ils m'ont mis sur le dos la moitié de leurs conneries. J'ai vu quel genre de copains c'était.

Et puis le rugby. À Rieumes, on avait un coach qui était policier municipal ! C'est lui qui est venu me chercher quand il a entendu que je faisais n'importe quoi. C'est lui qui est venu me dire que j'avais les capacités et que ce serait dommage de les gâcher. Lui aussi m'a fait confiance. Je suis retourné au rugby. La semaine, tu t'entraînes ; le week-end tu fais les matchs, donc tu es toujours avec les copains, et sur le terrain on est tous solidaires. Aider les potes sur le terrain, l'esprit collectif, le fait de se resserrer avant le match c'est ce qui enveloppe le rugby. C'est ça qui compte.

Pierre

À 16 ans, je suis donc devenu éducateur à mon tour. J'étais au Stade toulousain, j'encadrais des gamins de 12 ou 13 ans – les meilleurs d'un point de vue athlétique et psychologique, dans le moule du haut niveau. À 16, 17 ans, avoir l'occasion de montrer l'exemple à des plus jeunes, ça te responsabilise très vite. Je me suis rendu compte que le fait d'être éducateur était plus qu'une passion, pour moi, il fallait que ce soit un métier. J'ai passé mes diplômes au Stade toulousain tout en m'entraînant.

Ensuite, j'ai fait une deuxième rencontre qui a été déterminante, avec 2 anciens joueurs pros qui, dans le cadre d'une reconversion, voulaient monter une association pour utiliser le rugby comme outil éducatif auprès de jeunes en difficultés. Ils m'ont proposé de m'investir à leurs côtés. À 19 ans, j'ai intégré l'association « Rebond », qui venait de se créer, et pendant 6 ans j'ai travaillé comme éducateur sportif avec des jeunes en difficulté. J'étais en phase avec mes valeurs, j'étais en paix avec mon parcours de vie, parce qu'à un moment donné un éducateur m'avait remis sur pied. Et là on s'adressait à des gamins de foyers, des gamins handicapés, et pour eux le rugby pouvait être cet élément déclencheur qui allait leur permettre d'orienter leur parcours.

Jasmin

J'ai 24 ans. Pierre, je le connais depuis que j'ai 12 ans. J'ai passé toute ma jeunesse dans des foyers. Je ne connais pas mon père et avec ma mère c'était difficile. Elle a beaucoup fréquenté l'hôpital psychiatrique. Quand j'ai été pris en charge, elle a fait une dépression, elle est tombée dans des drogues très dures, elle a enchaîné des tentatives de suicide. C'était vraiment compliqué pour elle, et puis petit à petit ça a commencé à se débloquer, elle a fait des cures mais elle ne m'a jamais récupéré, j'ai toujours été en foyer.

Au foyer, à Bellefontaine, on s'ennuyait. Je voyais ça comme une prison. On était 110 enfants, c'est énorme, par groupes de 13 ou 14, tout le temps ensemble, confinés, enfermés. Si par exemple un prof était absent, on devait rester à l'étude jusqu'à l'heure de rentrer au foyer. C'était très planifié, c'est une vie qu'on subit plutôt, on nous donne un cadre. Bon, heureusement que je l'ai eu ce cadre, parce que je ne sais pas si je serais là aujourd'hui, j'en

suis conscient aussi. Mais voilà, c'était un peu l'usine, tout le monde au même tarif, et peu de loisirs... Je comprends aussi, le foyer n'avait pas les moyens pour faire des activités, on peut pas aller à Walibi tous les week-ends !

Seule l'association « Rebond » est venue nous proposer des stages rugby. C'était l'année de sa création. La première intervention qu'ils ont faite c'était dans mon foyer et le premier jeune qu'ils ont suivi, bah c'était moi. Parce que ça m'a botté, quand ils m'ont présenté le rugby. Ils m'ont proposé cette évasion-là. C'était pendant les vacances. On dormait au foyer, mais le matin ils arrivaient à 8 heures avec les véhicules et de là on partait toute la journée et on revenait pour 18 heures, on revenait dormir au foyer. Et c'était comme ça sur une semaine ou 2. Tous les après-midis rugby et le matin on découvrait d'autres sports et d'autres trucs sympas, le base-ball, le bowling...

L'asso m'a suivi. Ils m'ont amené dans des clubs, ils m'ont payé des licences, le matériel. Ils ont vraiment été là pour moi et j'étais un peu le sujet test, il fallait qu'ils voient comment ça se passe, si c'était viable leur projet. Et ça s'est très bien passé, puisque j'ai fait du rugby en club par la suite et même de l'arbitrage.

Au rugby, il y a un respect de l'arbitrage, il y a un partage, toutes ces valeurs m'ont attiré. Et puis dans le sport, je suis un peu gaillard, j'ai envie d'y aller... Je suis sportif et j'aime utiliser la force. Je pense que ça me permet de me libérer, parce que je sais aussi que je peux bouillonner, arriver à un moment à taper dans les murs. Dans ma vie, j'en ai pris plein la gueule, et c'est vrai que je peux m'énerver et en venir aux mains, mais pas sur les personnes. J'ai besoin d'extérioriser ce trop-plein, ce ras-le-bol de tout, du fait qu'on ne trouve pas de travail, que c'est dur de payer les factures... Alors, cette énergie au lieu de la mettre dans le mur on va l'investir au profit du groupe : bon les gars, cette fois-ci on le prend ce match, on y va, en troisième mi-temps on va mieux, on boit une bière, on est calmés. C'est une manière d'extérioriser, et toujours dans les règles de l'art. Ce n'est pas brouillon. Parce qu'au quartier, à Bellefontaine, on peut se foutre sur la gueule avec tous les copains, mais ça sert à quoi ? À rien. Non, là on va respecter des règles dans un but précis, et c'est là que ça devient beau.

À 18 ans, je suis allé dans un foyer jeune majeur, à Saint-Michel. Je me suis toujours débrouillé tout seul, j'ai financé mon permis, je me suis acheté la voiture, c'est moi qui paie l'assurance, le téléphone, Internet... J'ai toujours su que le pain allait pas me tomber dans la bouche. Je sais que ma vie, faut que je la prenne en mains. Pourtant, j'ai eu beaucoup de soutien, et ce soutien, ç'a été les assos. J'ai fait un service civique à Rebond, donc j'ai travaillé avec Pierre à cette époque, c'était en 2009, je crois. C'est à ce moment qu'il a commencé à projeter de partir en vélo parcourir le monde.

Pierre

À l'âge de 26 ans, j'avais un peu fait le tour, j'étais allé au bout de mon engagement professionnel en tant qu'éducateur, parce que les jeunes que j'avais rencontrés, qui avaient 8-10 ans au début, ils en avaient 18, je leur avais fait passer le diplôme d'entraîneur, d'éducateur, et ils avaient toutes les cartes en mains pour s'en sortir et faire leur vie. Ces jeunes qu'on était allé chercher dans les quartiers, je les avais accompagnés pendant des années, j'estimais que la boucle était bouclée et que je pouvais maintenant vivre mes rêves. Et mes rêves, c'était d'associer l'éducation par le rugby et le voyage à vélo.

Mes parents sont de grands voyageurs, et quand on était petits, ma sœur et moi, on partait, on visitait les pays à vélo. On avait chacun notre vélo, on n'avait pas de voiture, et chaque soir on dormait sous la tente, le matin on partait, on ne savait pas où on allait manger, ce qu'on allait manger, où on allait dormir, ce qui allait se passer dans la journée, on n'avait même pas d'itinéraire. Nos parents nous ont élevés comme ça pendant les vacances, c'était l'aventure. Irlande, Écosse, Pays de Galles, Angleterre, Hollande... On faisait 1000, 1500 km l'été à vélo. Quand tu es à vélo, tu es proche de la nature et des autres. Tu peux discuter avec les gens au bord de la route, tu interpelles ceux qui ont des enfants aussi... Le vélo associe la performance physique et le voyage, la rencontre, la découverte de soi de l'autre.

J'ai eu envie de partir de nouveau à vélo. Je voulais partir seul avec mon vélo et mes ballons, faire des étapes dans les villages et dans les écoles, proposer mes services aux enseignants. C'était un projet itinérant d'éducation par le rugby. Je parlais de Toulouse et je comptais aller au

Maroc, au Sénégal, au Burkina, et descendre en Afrique de l'Ouest.

Donc, j'ai réuni tous les jeunes que j'accompagnais et qui étaient dans mon entourage et je leur ai parlé de mon projet. Et là ils m'ont dit : « On voudrait partir avec toi. » Alors on est partis tous ensemble.

Ce qui nous a poussés à porter le projet, c'est que le rugby dans les clubs prenait une direction qui n'était plus du tout en phase avec nos valeurs. Les clubs, c'est un milieu machiste et parfois raciste. Depuis longtemps, j'ai été confronté à des insultes ou des agressions à caractère xénophobe sur le terrain qui m'ont poussé à arrêter de jouer ici. Je suis parti parce que jouer au rugby c'est se mettre en danger, on risque une blessure à chaque instant, tu ne peux pas te permettre de te retrouver avec des gens qui ne partagent pas tes valeurs, qui ont la peur de l'autre, la peur de la différence, qui sont dans la défiance par rapport à tout ce qui ne rentre pas dans le moule. Le rugby, ce n'est pas ça, le rugby c'est ce qui permet à des gens de différentes cultures, de différents physiques de pouvoir se retrouver dans une même équipe et de mettre leur différence au service du collectif. Ce qui fait la force d'une équipe, c'est que toutes les différences soient acceptées et que chacun puisse mettre ses qualités au service du collectif.

Notre enjeu, c'est de remettre l'humain au centre du jeu.

Julien

J'ai 24 ans. Je suis né à Lavelanet en Ariège. Quand j'étais gamin, j'ai fait un peu tous les sports, du judo, du foot... À 13 ans, je jouais défenseur. Un jour, on a perdu un match à cause de moi, parce que j'ai mis un coup d'épaule à un gars et que je suis allé pour le relever ; une fois relevé il a joué rapidement la balle et on a pris un but. Arrivés dans les vestiaires les joueurs m'ont fusillé du regard... À cette époque, je suis allé jouer au rugby pour me rapprocher d'un ami, qui pratiquait ce sport, et aussi parce que le foot ne me correspondait plus. Donc, j'ai commencé à jouer au rugby à 13 ou 14 ans, dans un petit club en Ariège et je m'y suis affirmé. J'étais bon, j'étais reconnu, j'ai commencé à prendre confiance en moi.

À 15 ans, j'ai été repéré par le Castres Olympiques, un gros club. Le rugby était mon exutoire, l'endroit où je pouvais être reconnu, c'est pour ça que je me suis investi et que j'ai pu atteindre l'échelon « jeune » du rugby de haut niveau. Je suis arrivé en tant que simple joueur, cadet, mais au bout de 4

mois j'ai intégré le centre de formation, parce que j'avais été sérieux dans mon entraînement, j'avais fait de gros matchs aussi. J'y ai passé 2 ans. La deuxième année, j'avais 18 ans et j'ai fait une dépression. J'ai commencé à prendre n'importe quoi, à beaucoup sortir, à vouloir me détruire... Heureusement ma copine, qui vient d'une famille, disons, plus structurée, m'a conseillé de faire un travail avec un psychologue. Par rapport au milieu du rugby, j'ai vécu ça très difficilement. Quand je suis arrivé en cadet, j'étais très populaire, parce que j'étais gentil avec tout le monde, j'avais une image très valorisée dans le lycée, j'étais un peu le comique de service, je correspondais aux attentes. Mais quand j'ai été déprimé, j'avais perdu cet humour et la reconnaissance des gens parce que d'autres joueurs arrivaient et prenaient ma place... Je m'excusais presque de ne plus être rigolo. Mais je continuais à être bon sur le terrain. J'étais peut-être encore meilleur parce que j'étais plein de, pas de haine mais d'agressivité, les gens me respectaient par rapport à ça. Mais en dehors du terrain, petit à petit je me sentais m'éloigner de ce monde.

Le rugby c'est un combat permanent contre l'adversaire et puis c'est l'instant qui prime. Cette combativité, dans les périodes de doute de ta vie, ça peut te permettre de t'affirmer. Quand je n'allais pas bien, le terrain maintenait l'image positive que les gens avaient de moi. Mais petit à petit, je me suis détaché de tout ça, j'ai appris à mieux m'assumer.

Pierre

Quand on est dans le haut niveau, c'est la performance individuelle qui prévaut sur la performance collective. Par exemple, quand j'étais jeune, on était 6 pour 2 postes, donc il fallait écraser les 4 autres pour pouvoir jouer, donc si je pouvais faire mal à mon concurrent direct, je lui faisais mal. Voilà. C'est ça les valeurs du haut niveau. Il faut prendre le dessus sur ses partenaires, mais ce ne sont pas des partenaires, ce sont des concurrents, parce qu'il n'y a qu'un poste.

Les gens ont de moins en moins de temps à consacrer aux autres. C'est un phénomène de société qui se produit aussi dans le milieu du rugby. Le bénévolat est en perte de vitesse parce que les parents arrivent avec leurs enfants, ils les jettent au portail du club et ils les récupèrent à la fin, ils ne voient plus d'intérêt à passer du temps dans les clubs, ils sont pris dans leur

rythme de vie effréné, où il n'y a plus forcément de place pour l'autre, pour la rencontre. Mais, au départ, le rugby ce n'était pas ça. Le club était un lieu de rencontres où des parents de différentes origines sociales pouvaient se retrouver parce qu'ils avaient des enfants dans la même équipe. Souvent quand j'étais gamin, les parents étaient au bord du terrain pendant tout l'entraînement, et après l'entraînement, on attendait parfois une heure que nos parents aient fini de discuter pour pouvoir rentrer à la maison.

Aujourd'hui, les éducateurs sont dévalorisés, ils ne connaissent des parents que leur plaque minéralogique, ils n'ont jamais eu de discussion avec eux. Quand les gamins se comportent mal, ils ne peuvent pas en parler avec les parents, du coup leurs comportements se dégradent, et tout se casse la gueule. Maintenant on vient pour consommer l'activité, on ne vient pas pour donner de soi, donner de son temps, donner de sa personne.

Julien

J'ai continué comme joueur à Castres, pendant 2 ans. La première année, j'étais encore assidu mais de moins en moins motivé. On s'approchait de l'équipe première, mais en fait ce sport collectif s'était individualisé. On perdait, on gagnait, c'était pareil. Le rugby de haut niveau pour moi n'a plus beaucoup de sens. C'est comme le foot. Je voulais quelque chose de détendu, de convivial. Avant pour moi, le seul but c'était d'être joueur professionnel de rugby. Après ma dépression, mon seul but c'était de vivre. Écouter ce que j'avais envie de faire pour découvrir un nouveau monde.

La seconde année, j'y allais une fois par quinzaine, une fois par mois...Je me suis dit : je vais arrêter le rugby. J'ai un ami qui jouait dans un club amateur, en fédéral 2. Le rugby évoluant comme il évolue, l'ambiance qu'on peut trouver en fédéral 2, c'était celle qu'on pouvait trouver il y a 20 ans dans les grandes équipes. Alors je suis parti en club amateur. Et là, j'ai redécouvert le rugby. J'ai commencé à jouer à Saverdun en Ariège, c'est à 40 kilomètres de Toulouse. J'y suis allé, je connaissais deux ou trois personnes mais je ne m'attendais à rien, et quand je suis arrivé, j'ai redécouvert des gens qui étaient proches de leur culture, leur terroir. Là j'ai découvert les chants traditionnels, la gastronomie et l'identité régionale, liée au rugby. C'est là que j'ai compris que le rugby, ça ne s'arrête pas à ce qui

se passe sur le terrain. On avait été tellement formatés à Castres...

Je m'y suis remis. J'ai vécu des choses que je n'aurais jamais pensé vivre, émotionnellement, tellement c'était fort. Il y a des gens qui sont investis bénévolement dans le club, qui ne touchent pas d'argent, qui chaque vendredi nous font le repas, qui sont le dimanche sur le terrain et qui vibrent, alors quand on joue on joue pour eux et pas pour nous, on essaie de leur rendre tout ce qu'ils nous ont apporté. Cette année-là on est montés de fédéral 3 en fédéral 2. Beaucoup de monde nous encourageait. Le grand-père d'un joueur m'a sauté dans les bras et a pleuré. Je ne pensais pas que ça pouvait représenter autant. Dans ce village de 3000 habitants, le rugby prend une très grande place dans la vie sociale.

L'année dernière, je me suis dit : je vais leur rendre tout ce qu'ils m'ont donné. Ma motivation, c'était le voyage. Un an après mon arrivée à Saverdun, j'ai rencontré Pierre, et j'ai commencé à m'investir dans son association, « Terres en Mêlées ». Je lui ai dit que j'étais intéressé par les projets et que j'avais envie de partir, en amenant mon équipe.

Pierre

On a créé l'association « Terres en Mêlées » pour recréer du lien social, de la communication et de la rencontre, en utilisant pour cela les projets qu'on fait dans d'autres pays. Nous, ici, on se plaint quand le terrain n'est pas tondu, on se plaint quand l'eau n'est pas chaude dans les douches, on se plaint quand le bus n'est pas à l'heure, on est tout le temps en train de se plaindre pour x raisons, alors que quand on prend un peu de recul, on se rend compte que c'est aberrant, ces comportements. On a la chance de pouvoir pratiquer dans de bonnes conditions, d'avoir des terrains, des installations, des éducateurs, tout est là pour qu'on prenne du plaisir, qu'on se régale et que ce soit une fête. On gâche tout parce qu'on est centrés sur nous, sur notre confort. Ces moments privilégiés, on les dévalorise. Donc l'idée c'était d'aller vers d'autres pays, vers des gens qui ont vraiment envie de pratiquer, qui n'ont rien, et qui, avec rien, font énormément.

Quelques jours après avoir décidé de partir, j'ai rencontré des toulousains qui avaient fait un chantier de solidarité dans un village marocain, et ils nous ont dit qu'il y avait là-bas des jeunes qui voulaient créer leur club de rugby.

C'est la magie des projets ! Quand on fait le premier pas il y a un écho, comme si une force supérieure nous faisait rencontrer les bonnes personnes au bon moment. C'est ce qui s'est passé. Ça part juste d'une petite volonté au départ, faire le premier pas, et après tout l'univers se met en marche.

Alors on est partis, (12 jeunes et 2 encadrants) rencontrer ces marocains. Ils nous ont hébergés dans leur famille, on leur a amené du matériel, on a fait des formations et en contrepartie ils nous ont transmis un peu de leur culture, de leurs traditions. Là-bas, on a vu des jeunes de 16 ans qui voulaient créer leur club de rugby parce qu'ils étaient conscients qu'il y avait un risque pour les petits frères et sœurs, dans ce village où il y a de la prostitution, des problèmes sociaux.

Après cela, l'association a réussi à en fédérer beaucoup qui ont voulu partir, voyager, rencontrer d'autres jeunes dans d'autres pays qui voulaient créer leur club dans leur village, dans leur quartier. On avait la formule parfaite, des jeunes ici qui ont envie de partager leur savoir-faire, des jeunes là-bas qui ont envie de créer des associations d'éducation par le rugby et qui manquent de matériel, de formation, de moyens. Nous ici, on a tout cela et aussi la volonté. On ne voulait pas garder ça pour nous, on voulait partager, donner ça et en échange recevoir une expérience interculturelle dans une famille, faire des voyages plus proches des gens.

Jasmin

À la base, ce qu'on voulait faire c'était aller au Maroc, c'était le plus évident, le plus proche, et puis le rugby y était en difficulté. Il y avait des jeunes là-bas qui voulaient pratiquer. Le truc c'est qu'ils ne connaissaient pas les règles, ils n'avaient pas le matériel, pas de chaussures, pas de maillots, pas de ballons, leur terrain c'était de la terre battue, avec des caillasses comme ça. Ils voulaient jouer au rugby, et ils n'avaient rien. Les adultes ont monté une asso pour pratiquer le rugby dans leur village et aux alentours, mais ils voulaient que les jeunes soient responsables de ce projet, et ils leur ont dit : si on voit que vous vous battez pour ça, nous on fera tout ce qu'on peut derrière. Et maintenant, ils ont beaucoup de demandes pour aller faire des interventions, ils sont appelés à 200 bornes de chez eux, c'est magnifique, quand on voit d'où on est partis.

Aujourd'hui leur association a 3 ans et beaucoup de licenciés. Ils ont la niaque. Ils sont allés voir la coupe d'Afrique féminine qui a eu lieu en 2013, ils ont pu emmener tous les enfants licenciés voir le match. À la fin, tous les joueurs africains étaient en train de danser, c'était la fête quoi !

Ça m'a donné encore plus envie de voyager. J'aurais pu aller au bled et avoir une vision totalement différente. Mais quand tu vas quelque part avec l'asso, on te voit autrement que si tu y vas comme le blanc-bec friqué ; tu peux toujours essayer de faire passer des valeurs, si tu viens juste en touriste, tu loupes la moitié du pays, parce qu'on va toujours revenir sur ces histoires d'argent. Alors qu'avec l'association, c'est du troc. On va troquer quelque chose, nous on va donner un savoir sur la culture rugby et eux ils vont nous montrer une autre façon de vivre, les valeurs qu'ils portent dans leur cœur, voilà c'est un échange. L'associatif, on peut le considérer comme un travail parce qu'on va se lever le matin, mais au final c'est pour recevoir encore plus que ce que tu as pu donner.

L'asso ça m'a maintenu aussi. Alors pour moi j'ai quand même un devoir derrière, c'est de transmettre, tout ça. Tu dois aider les personnes. Et y a des trucs que tu ne peux transmettre que dans l'associatif.

Pierre

Ces 3 dernières années, on a passé beaucoup de temps à l'international. Cette année, ça va être l'année test, tous les jeunes qui ont voyagé avec nous vont aller partager, témoigner, essayer de sensibiliser les gamins des clubs ici ; c'est la prochaine étape.

On a évalué nos actions au Sud, et c'est indéniable, on a eu de vrais résultats. Mais on voudrait transformer l'essai ici aussi. Là ce n'est pas le Nord qui va aider le Sud, c'est le Sud qui va aider le Nord. On doit apporter ça à nos jeunes, la possibilité de monter des projets, de retrouver des valeurs, du sens, pour qu'ils puissent avoir leur vie propre, sans subir la société, ni la consommation. Ça veut dire qu'ils doivent être centrés sur ce qu'ils aiment faire, ce qui a de la valeur, de l'importance à leurs yeux. C'est à eux de le construire, ce n'est pas à d'autres de le leur imposer. Quand on fait un voyage, quand on va vers autrui, quand on se met en danger, quand on prend des risques, eh bien on grandit, on a plus de choses à partager. Les jeunes en parlent dans leur famille, leur club, leur établissement scolaire, et

ils sont valorisés par rapport à des objectifs positifs qu'ils se sont fixés eux-mêmes, c'est parti de l'intérieur et ils sont allés à la rencontre de l'autre.

Julien

Quand je suis arrivé à l'asso, ça m'a tout de suite emballé.

Je viens d'une famille très populaire, mes grands-parents du côté de ma mère sont arrivés en France à l'âge de 28 ans, venant d'Andalousie. Mon père était un peu révolutionnaire, il écoutait des chansons. Ma tante vivait avec un maghrébin sans papiers, et quand j'étais petit, je passais beaucoup de temps avec eux. J'ai eu une ouverture musicale et culturelle dès le plus jeune âge. Mais après, vers 18 ans, je regardais beaucoup plus la télévision et je me suis fait prendre au jeu de la réussite et de l'image sociale. Je n'avais plus peur des autres. J'étais dans cette société où tout se compare. Je commençais à m'enfermer. Quand je suis arrivé à l'asso, j'ai eu l'impression de redevenir innocent par rapport à la rencontre, et ça a été une libération. Quand je travaille à l'asso, j'ai l'impression de revenir à mon enfance, ça me rappelle quand j'étais avec mon tonton qui était immigré, l'ambiance, les discussions.

Le voyage m'a apporté d'autres réponses que la thérapie. La thérapie m'a ouvert sur moi, j'essayais de me comprendre, je creusais tout le temps. Quand j'ai voulu reconstruire, l'asso m'y a aidé. On est dans une société basée sur l'avoir : la réussite sociale c'est une maison, des enfants, une voiture, un chien, ça c'est ce qu'on nous vend. C'est par le voyage, et le travail qu'on fait avec les collègues, ou les rencontres que j'ai pu faire par le biais du service civique autour de l'éducation populaire, que je me suis rendu compte que l'être avait trop peu d'importance dans notre éducation.

Au début, l'asso était surtout tournée vers l'international. Depuis, dans notre cheminement, on a compris que finalement, le voyage, ça permettait de revenir ici. Cette idée est venue petit à petit, entre autres parce que je leur ai beaucoup parlé des valeurs du pays, du terroir. Le but à terme c'est de faire de la solidarité à l'échelle locale. La mixité, la différence se trouvent ici, il n'y a qu'à ouvrir notre porte pour les voir et en témoigner. On intervient dans les collèges pour des actions de sensibilisation. On voudrait que les jeunes aillent à la rencontre des personnes âgées, des gens du voyage, qu'ils prennent un peu leurs distances avec les préjugés et les clichés qu'ils

peuvent avoir sur ces gens. Ça fait du bien aux enfants, on les initie à la réflexion. On leur demande : voulez-vous être acteurs ou spectateurs de votre vie ?

J'ai l'impression que les projets sont tellement transversaux que chacun peut trouver des réponses à ses questionnements. Cette association permet de rencontrer des gens qui sont dans cette démarche de réflexion. Entre nous aussi, on fait des soirées, on se rencontre et on parle beaucoup de la quête de sens, des notions de bien et de mal. Ça commence par le rugby, mais le rugby n'est qu'une porte d'entrée pour aller à la rencontre des autres et de soi-même.